

ARF/FDS: Année Anniversaire 2002

« La passion de l'assosiassion »**Retour en arrière en raison du 40^{ième} anniversaire de l'association**

de Hans-Ulrich Schlumpf

Jadis, tout était si différent! Quand on était admis dans l'«assosiassion», on faisait partie du cercle illustre des pionniers du «nouveau» cinéma suisse, qui l'avaient fondée en 1962: Alain Tanner, Claude Goretta, Henry Brandt, Walter Marti, Herbert E. Meyer, François Bardet et Jean-Jaques Lagrange. Alexander J. Seiler devait bientôt se joindre à eux. Etait admis uniquement celui qui, grâce à un film jugé digne, obtenait la bénédiction des pères fondateurs. Les assemblées générales furent principalement ou exclusivement le théâtre, jusque dans les années 70, de disputes passionnées à ce sujet.

Le motif à l'origine de la création de l'«Association suisse des réalisateurs de films» est cependant banal et aussi déterminé par la nécessité extérieure que la création d'une quelconque autre association. Il s'agissait de s'allier pour viser un but précis, obtenir un siège à la commission fédérale du cinéma. L'Association des réalisateurs de films a pourtant été dès le début un groupuscule particulier. Ses membres se considéraient comme des artistes, mais qui – à la différence peut-être de leurs confrères étrangers – entendaient, suivant la bonne vieille tradition helvétique, se mêler de leurs propres affaires. Avec les événements de 1968, cette doctrine est carrément devenue un programme. Devant les cinéastes rebelles et habiles à manier les armes médiatiques, les fonctionnaires fédéraux et les directeurs de la télévision ne trouvaient plus le repos. Les cinéastes se mêlaient littéralement de tout, souvent de manière chaotique, anarchique, et en manifestant peu de compréhension pour les usages en cours dans les services officiels et les bureaux directoriaux. Pour beaucoup – c'était mon cas –, l'Association était de ce fait plus qu'une simple organisation professionnelle. C'était un morceau de patrie intellectuelle qui adoptait l'air du temps et le mettait au service du cinéma et de la culture en général. Il était amusant de se battre en première ligne et d'arriver à ses fins. Il était amusant d'avoir pour amis, dans cette lutte pour l'autonomie, des gens comme Max Frisch, Peter Bichsel et Otto F. Walter. Il était amusant de proposer des solutions astucieuses pour créer un nouveau cinéma en Suisse avec la Confédération et la télévision. Naturellement, l'association n'a pas fait cette révolution toute seule. Sans les Journées cinématographiques de Soleure, tout aussi engagées qu'elle, et sans le Centre suisse du cinéma – lui aussi créé par les réalisateurs –, elle n'aurait pas réussi.

L'obstination a porté ses fruits. La loi sur le cinéma a été modifiée en faveur de la fiction. Lors d'un procès exemplaire remporté devant le tribunal du commerce de Berne, les réalisateurs ont écorné le monopole des distributeurs et exploitants dominés par les intérêts américains. Ce procès gagné a marqué une étape importante quant au fond du problème. Il nous a aussi et surtout donné une nouvelle conscience identitaire. Nous étions devenus capables de mener un procès. C'est l'époque où l'association s'est attelée à des tâches constructives. Après des années d'escarmouches stériles contre la télévision suisse, l'association a réussi à conclure un accord-cadre avec la SSR, qui fixait pour la première fois des règles du jeu précises et apportait la continuité dans

une collaboration d'une importance vitale. Des dizaines d'autres accords et contrats ont suivi, en si grand nombre que les compter donne le tournis.

Depuis cette époque, la situation a changé de fond en comble. La société suisse a compris qu'une production cinématographique n'était pas gratuite et les moyens financiers sont débloqués avec continuité. Avec la création de Suissimage, une organisation qui, par sa gestion professionnelle des droits d'auteur, apporte des ressources supplémentaires substantielles au cinéma dans notre pays, a été mise en place. Même si ce n'est pas encore suffisant, l'argent à disposition est plus abondant qu'autrefois, de sorte que nous pouvons être pris au sérieux en Europe comme pays de production. Cela entraîne des effets secondaires pervers, comme chaque visite de la vieille dame génère de l'argent. Nous avons des structures légères. Aujourd'hui, l'hydre des organisations, des secrétariats et des fondations, qui entendent œuvrer pour le bien du cinéma, absorbe plus d'argent que la production.

L'Association des réalisateurs de films a récemment été rebaptisée d'un nom allemand plus sobre. De nombreuses tâches que nous exécutions autrefois nous-mêmes sont aujourd'hui accomplies par d'autres. Il faut ici mentionner surtout la montée en puissance de l'association des producteurs, qui a donné le ton ces dix dernières années sur la scène économique-juridique. Ce partage des tâches me paraît une bonne chose, dans la mesure où il reconnaît et tient compte aussi de nos intérêts matériels. Par contre, la politique culturelle doit demeurer notre affaire.

La situation s'est cependant compliquée. Aujourd'hui, trois générations, dont la socialisation a emprunté des voies différentes, se disputent la manne disponible. La rébellion des jeunes dans les années 80 a entraîné un déplacement de l'activité politique vers les projets régionaux et locaux. Et, dans les années 90, tout semble apparemment s'être mis à tourner exclusivement autour de son propre nombril. Ce phénomène s'est accompagné d'une absence toujours plus marquée de repères intellectuels. A mes yeux, cette absence trouve sa manifestation la plus forte dans l'apparition de prédicateurs ambulants américains, qui parcourent notre pays depuis une bonne dizaine d'années et nous vendent la vraie foi dramaturgique contre le bon argent des subventions. Ce n'est pas l'exigence artistique d'une expression personnelle qui semble être au premier plan. Le plus important est le timing du «plot point», le «dessin professionnel» des personnages, l'exécution cohérente de la «story line», tous critères que chaque être moyennement intelligent peut s'approprier. Cela n'est pas suffisant – pas même pour pouvoir s'affirmer économiquement dans un marché sursaturé par de tels produits. Pour l'association, il convient de revenir à l'ancienne nécessité: faire acte d'allégeance au film de création. Le film adapté au marché n'existe pas. S'il existait, il y a belle lurette que nous ne pourrions plus voir que des films américains dans notre pays. La seule et unique chance d'un pays nain comme le nôtre réside dans ce qu'il a de particulier à proposer. J'entends par là cette touche particulière qui distingue tout travail artistique, à savoir l'ouverture intellectuelle, la créativité, la réflexion, la beauté, la poésie.

© Hans-Ulrich Schlumpf, Zurich / 2002

[Ce texte du catalogue des journées de soleure 2002 nous a été mis aimablement à notre disposition]